

NUITS CHAUVES

Légende d'un couple

Cette pièce bouffonne, fantastique et quelque peu mystique a été écrite pour clore un cycle de « cabarets littéraires et musicaux » : Cabaret-Dada (Théâtre de la Huchette, Paris, 19XX), La Mort de Socrate, 19XX ; Chantons sous les ans, 19XX ; Chansons, dansons, garçons !, 19XX (ces trois derniers spectacles créés à Paris au Théâtre de La Vieille grille). Elle fait suite à ces autres « soties dramatiques » que furent Le Président Schreiber et Finnegan's Wake (donné dans la traduction d'André du Bouchet). On peut considérer enfin qu'elle fait le pont entre les piécettes et dramolettes qu'on vient de dire et des textes de plus d'envergure : les trilogies En attendant les barbares et Les Fulgures ; voire avec la trilogie suivante, Jusqu'où le crime s'étend.

Elle est à contre-courant, comme les autres, refusant le boulevard métaphysique et le nihilisme de notre époque au profit d'un réalisme fantastique volontiers dénonciateur et qui voudrait s'inscrire, malgré sa bouffonnerie, dans une ligne « initiatique ».

On voudra bien, enfin, se souvenir, qu'elle avait été conçue en parallèle à une adaptation des Nuits Blanches de Dostoïevski, cette merveille littéraire d'inspiration secrètement spirituelle (et surtout pas sentimentale, comme le suggère une critique imprudente) qui nous ouvre à l'espace non point social mais mystique du Saint-Petersbourg des nuits d'été.

La création des Nuits chauves (mise en scène : Jean Gillibert) a eu lieu le 3 janvier 2002 au Théâtre de La Vieille Grille, à Paris. Sur scène : Monique Dorsel et Jean Gillibert (et Nicolas Miaille au trombone à coulisse). Le spectacle sera repris peu après au Théâtre-Poème de Bruxelles.

Une première édition de ce texte a paru en 2002 aux Éditions de l'Ambedvi, à Bruxelles, avec des illustrations d'Anne Gilsoul. Elle portait la dédicace suivante : « A Monique Dorsel et Émile Lanc, au Théâtre-Poème, le don et le dû qui ont fait Nuits chauves. J. G. »

LES PERSONNAGES

JACQUES DESCROCS, soixante dix-ans ans, surnommé Karkino.

ARISTIE DESCROCS, née Bagasse, soixante ans, surnommée Karkina.

Vieux couple sur le retour. Lui, sur son smoking, a revêtu un costume de Pierrot traditionnel. Elle, sur une robe de soie noire, porte un tutu blanc romantique de danseuse. Elle a un croissant de lune blanc dans les cheveux.

LE LIEU

Un boudoir bourgeois. Deux sièges, une table-guéridon, une grande psyché avec un papier transparent en guise de miroir. Sur le guéridon, des paquets de lettres, deux miroirs à main, une cuvette d'eau.

Au fond, un écran où seront projetées des images d'Enfer (de Jérôme Bosch aux sorcières de l'iconographie classique) ainsi que des figurations « abstraites » kaléidoscopiques très colorées et différentes visions fantastiques (Arcimboldo, Ensor...).

La scène est hérissée de tiges métalliques (avec des pointes dangereuses), sur lesquelles sont embrochées des « poupées » : poupées de son, « baigneurs » en celluloid plus ou moins démantibulés (à la Bellmer).

On peut y installer un instrument de musique, si possible d'aspect étrange (batterie de percussions) – à défaut, musique enregistrée. La musique recherchée doit produire des sons métalliques, stridents.

Si l'on choisit de placer la musique sur la scène, le musicien devra être présent d'un bout à l'autre du spectacle.

I. PRÉSENTATION « DÉGUISÉE »

Retour d'un bal costumé en ville...

Deux « troncs » immobiles, face public : ils apparaissent dans un flash. L'un et l'autre portent perruque (de couleur noir-jais), et un violent maquillage : masque d'un blanc blafard, lèvres passées au noir. Ils vont se démaquiller au fur et à mesure que le spectacle avance, pour apparaître juste à la fin, déperruqués, à visage découvert. « Elle » tient à la main un baigneur.

Leur apparition, brutale mise en lumière, s'accompagne d'une sorte de flash musical.

ELLE ET LUI : – Fauve ! Chauve ! Sauve !

LUI : – Nous devons périr pour que...

ELLE : – Pour toujours ?

LUI : – Pour jamais !

ELLE : – L'anti-nature n'est pas loin !

LUI : – La Femme occupée d'affaires d'homme.

ELLE : – L'Homme occupé d'affaires de femme.

LUI : – L'homme le peut !

ELLE : – La femme le peut !

LUI : – Il y avait médication, consolation, guérison. Y aura-t-il encore, avec toi, femme ?...

ELLE : – Il y avait violence, guerre... et protection... Y aura-t-il encore, avec toi, homme ?...

LUI : – Ton cou si blême !

ELLE : – Ton buste comme une grange !

Un temps. Musique.

LUI (plus brusque) : – Le diable agréé...

ELLE : – Dans nos corps...

LUI : – Nos petites opérations !

ELLE : – Tout en durée...

LUI : – Sème les roses muscades... et leurs épines.

ELLE : – L'air se gonfle...

LUI : – La poussière... la poussière !

ELLE : – Bataille ou boutade nocturne... ronde du temps.

Trois coups.

TOUS DEUX : – Il est trois heures du matin.

Ils se tâtent le torse, le visage ; commencent à ôter leur plastron, leur perruque.

Léviathan / Isacarron / Balaam / Asmodée / Béhémoth / Louise de Jésus.

LUI : – Louise, le prénom de ma mère.

TOUS DEUX : – Jeanne du Saint-Esprit / Anne de Sainte-Agnès (dix-neuf ans) / Claire de Saint-Jean.

ELLE : – Louis de Gonzague, Louis, le prénom de mon père !

TOUS DEUX : – Pollution / Elémy / Sansfin / Nephtala / Tabulon... ennemi de la Vierge / Tabulon !

Un temps de mutisme, bouche ouverte. Musique. Puis ils viennent s'asseoir, chacun d'un côté de la psyché ; se démaquillent lentement, soigneusement.

II. CÉLÉBRATION DE LA DOULEUR AMOUREUSE

LUI : – Pour tuer en moi la Femme, le bal costumé n'a pas suffi. Mais quoi peut y suffire ?

ELLE : – Le moindre écart entre l'homme et la femme est puni sévèrement... je veux dire le moindre rapprochement. La nuit ne pourra y suffire !

LUI : – Cette soirée de guignols était épuisante ! Nous avons tant pris sur nous pour être dignes de ce bal masqué !... Les lettres sont là ?

ELLE : – Nous avons déjà là-bas la vanité de ceux qui vont se sacrifier ! Oui, les lettres sont là !

LUI : – En paquets, sur la table : la ruche de nos lettres.

ELLE : – Où en est la nuit ?... Butinons !

LUI : – Pas encore chauve ! Accroche ton enfant. (*Violent :*) Embroche-le ! (*Elle s'exécute.*) Bien, la nuit pas encore chauve, mais ses cheveux vont tomber... Je te prendrai debout... Non, à terre, à tergo... convulsive comme une... poupée de son.

ELLE : – On pourrait mourir ensemble !

LUI : – Nous restera-t-il encore une conscience... cet abus perpétuel !... Non, toi avant moi !

Un temps.

ELLE : – Tous nos enfants sont morts !

LUI : – Ils ne sont pas nés. N'attendons rien d'eux. Merci !

ELLE : – Mais nous avons nos paperasses, nos lettres. Mieux que nos enfants de chair... nos enfants d'âme !

LUI : – C'est pour cela qu'il nous faut des propos à faire rougir les petites filles !

ELLE : – Et pas les petits garçons ?...

LUI : – Les petits garçons ne pleurent pas !

Un temps.

ELLE : – Il pleut ? Non, la pluie cesse. Le peuplier d'en face enrobe sa mélancolie dans les dernières gouttes de pluie.

LUI : – Il va se ruiner dans une ramure de bruine. Ramure, ai-je dit ? Idiot. Inconvenant ! Je n'ai jamais pleuré, moi. Dis : feuillage... c'est encore trop beau ! Il faut le rendre ce dernier instant, épouvantable... dépeuplé, le peuplier ! (*Il ricane.*) La marque dernière de vie, sans recours, sans appel !

ELLE : – Tu me l'as dit cent fois que la mort, seule, détenait un vrai droit d'asile. Je le savais avant de t'avoir épousé. Je le savais, petite fille... Mais c'est peut-être pour cela que je me suis laissé épouser... J'ai vite accouru vers ce secret de corneille pensive que tu fais semblant de cacher dans ton plastron... Allez, grosse bête, allons-y. Nous sommes vieux aujourd'hui... (*Elle prend un peigne et se coiffe.*) Je commence à perdre mes cheveux. (*Un temps. Elle regarde le paquet de lettres.*) Alors, on butine ? On peut ? Allons-nous pouvoir nous lire ?

LUI : – Ne me dévoile pas tout de suite. Je suis encore Pierrot et toi, la lune. Ne me colle pas à l'âme ! Lis, oui : nos premières lettres d'amour... en 1940 !...

Elle prend une lettre qu'elle plaque contre le miroir afin que, de son côté, il puisse la lire aussi.

LUI : – Notre amour ne se dissocie pas, tu vois. Il se réfléchit.

ELLE : – Tête fêlée !

ELLE (lisant) : – Folie de feu, c'est insupportable !

ELLE : – Tu es devant un autre soleil. Vois les lettres s'inscrire, collées au miroir.

LUI : – Tiens, une vipère a sifflé.

ELLE : – Ta méchanceté ! Tu m'écrivais des lettres, de loin en loin. Je t'étais... idéale... c'est loin, cela, l'idéal !

LUI : – Non, je t'écrivais des papillons blancs, des papillons amoureux... qui traversaient les prairies, les longues distances du temps... des plumes de paille blanche... « Ça sera ses cheveux, plus tard », me disais-je... des cheveux déchus...

Subitement, inspiré :

Le vin que l'on boit par les yeux
A flots verts de la lune coule
Et submerge comme une houle
Les horizons silencieux.

Quels horribles vers ! Dire qu'ils ont inspiré Schönberg. Enfin, ils les a traduits... en allemand... la langue des vainqueurs !

ELLE (comme inspirée elle aussi) : – Non, non, pas cela, Pierrot ! Je voulais des enfants de toi, Karkino. De vrais enfants de chair... et ils ne vinrent jamais... Sinon ces bras morts (*les désignant*)... suspendus... des enfants d'âme...

Je ne veux plus d'âme... plus de ces guignols qui à chaque instant me touchent, me poussent, me harcèlent... comme aux croisées ce soir au bal :

- la duchesse de Montbreuse,
- Val d'or de la Belle-Épine,
- M. et Mme Bridier, paysans,
- des ilotes, des parias surtout...

... tous ceux que notre orgueil a mis du temps à mépriser. Ils deviennent tous du Celluloïd ou des chiffes !

LUI : – Paix, ma Reine... ce bal costumé, ce n'était qu'un sabbat déguisé. Je m'en suis bien aperçu quand Mme Ducaruge – oui, elle, la femme de Ducaruge –, déguisée en sorcière, m'a tancé : « Je me demande quelle est la couleur de vos yeux. On dirait une mémoire sans date ! » Je lui ai répondu nettement : « Mes yeux n'ont pas de couleur... s'ils en ont, c'est de la fumée !... »

ELLE : – Mais lui, M. Ducaruge, il m'a aussi posé la même question. Il était déguisé en diable fourchu. J'ai répondu, moi : « La nuit de mes yeux est essorée. Il est trois heures du matin. Mon mari et moi nous rentrons chez nous... – C'est dommage, a-t-il répondu, j'allais vous torturer... Ah, vous avez frémi du popotin !... »

Je voyais bien que la nuit subissait la hargne des platanes du parc – je m'étais penché à la fenêtre du salon... j'aurai sauté, peut-être, devant tant d'inconvenance ! Je voyais bien que tous ces guignols d'une société oisive, grimés et masqués, étaient comme des fous d'échecs...

Oh, mon Jacquot – Jacques Descrocs, tel est ton nom ! – nous savons, nous... nous seuls, nous savons... qu'ils étaient comme des prophètes annonciateurs des formes claires et vagues d'une aube dont nous ne voulons plus.

LUI : – Tu m'as pris ma parole clandestine ! (*Un temps.*) Tu m'as trompé, sale Reine. Toi, Aristie Descrocs, née Sagasse, ma femme ! « Frémi du popotin... » c'est non seulement médiocre et vulgaire, mais vrai ! (*Un temps ; musique.*) Lis ! C'est mon heure d'écoute – tu dois me payer cela. Après, je lirai à mon tour !

ELLE (lisant une lettre) : – Septembre 1939. Nous avons vingt ans. Nous venons de nous fiancer – « fiancer » : quelle drôle d'expression ! Pas tant que la « drôle » de guerre ! Oh, elle n'a pas fini d'épuiser ses drôleries, celle-là ! Magouille et lâcheté ! La lâcheté sera efficace !... Voilà, nous marchons en 1939, depuis trois jours, à l'air libre, comme pourchassés, mais en fait vacants, vides... Nous arrivons place de l'Église comme des paroissiens sacrilèges, prêts à toute simonie et à tout crime indifférents ! Nous prenons le train à la gare... Regarde, la petite ville... Regarde l'Église, une dernière fois ! Là où nous devons nous marier – s'unir l'âme ! Nexus ! Nous avons fui... nous avons entendu, tous deux, cette voix immédiate qui prenait ici naissance et racine : « Je ne peux plus rien pour vous... ni en bien... ni en mal... » disait une voix anonyme. Regarde l'Église encore une fois, une dernière fois... son fronton jésuite... nous ne le verrons plus.

LUI : – Regarde-le et ne le vois plus ; lui aussi peut devenir muraille de souterrain.

ELLE : – Non, relique !

LUI : – Non, buisson ardent !

ELLE : – Oui, nous sommes devenus des arbustes calcinés.

LUI : – Insignifiants.

ELLE : – Non, tangents sans illumination !

LUI : – Ne revient, qui revient !

ELLE : – Ne revient, qui revient !

Un temps ; musique.

LUI : – Justifions notre présence comme des provinciaux qui n'aimeraient pas Paris.

ELLE : – Et, pourtant, nous sommes chez nous à l'Ouest !

LUI : – Arrête de lire. Regardons-nous dans la glace. Débusquons-nous ! Ce que nous jouissons de voir ne doit pas être une parade !

ELLE : – Je ne jouis pas !

LUI (se mirant) : – Ton visage est lunaire et peu rassurant. Pose ton air interrogateur sur autre chose que ce que tu vois. (*Un temps, elle cherche sur le miroir en papier.*) Marque la cadence du temps qui passe. Supplée-le ! Il s'effondre maintenant. Regarde Paris. Une fenêtre s'allume. Il faut l'éteindre. (*Il fait mine de souffler une bougie ; prend un revolver d'enfant à fléchettes et tire.*) Je tire sur le clair de lune ! Oh, pardon, ma lune... mais cependant tu m'as bien trompé avec le Ducaruge ! Oui, quoi... le popotin !...

ELLE : – Tu n'arriveras pas à t'en défaire !

LUI : – Ni toi, à m'en distraire ! (*Musique intempestive.*) Tiens, lis à nouveau. La lettre à l'absent ! La nuit n'est pas blanche. Elle est encore noire, mais la nuit n'est pas encore chauve. Elle est chevelue comme une aragne. Nous sommes dans la clarté de l'insomnie !

ELLE : – J'ai horreur d'avoir vécu.

LUI : – Il y a toujours avantage à être mort !

ELLE : – Tu ne m'as jamais écrit cela !... Quand nous nous sommes fiancés, tu me conduisais la nuit sur les ponts qui surplombaient les nœuds ferroviaires près des gares, au-dessus des rails entremêlés – les vrais cheveux de la nuit –, au-dessus des locomotives parquées comme des bœufs... avec des wagons en rade, qu'une lumière décolorée, mate et charbonneuse, semblait avoir stoppés dans l'avancée de la nuit qui s'épuisait...

Là, au-dessus... tu ne m'as pas poussée par-dessus la rambarde... Tu ne t'es pas toi-même jeté en bas. J'ai bien reçu la vision : j'étais vouée à une autre mort d'amour...

Et nous nous sommes mariés... et dans ce monde obligé... il ne resta plus que des mouches... nous !

LUI : – Nous fûmes des enfants suspendus. Nous imaginions le monde sans nous.

ELLE : – Oui, des parias !

LUI : – Ne perds pas les lettres. Ne les égare pas. Lis, sinon nous n’existons plus : le temps a séché avec l’encre.

Elle reprend une nouvelle lettre.

ELLE (lisant) : – « Reconnais l’unicité de la vie élémentaire. » Tu m’écrivais cela ! « Soyons les premiers ancêtres dans le cercle fermé de l’anneau, cette alliance que nous avons mis au doigt !... »

LUI : – Donne-moi le baigneur ; qu’il émigre de ta main dans la mienne ! (*Tenant le baigneur :*) Tu vois, ce n’est qu’un membre de notre existence. Une belle propriété ! Il ne grandira plus sous l’œil malveillant du temps. Il ne vieillira pas !... Il n’est pas né !

ELLE : – ... comme éternel ! Non plus un membre, mais l’esprit séparé du tronc. Pas un animal surtout ! Que de miroirs et non plus de minuits ou de siècles il a traversés, notre enfant !

LUI : – Berce-le, le petit Jules !

ELLE : – C’est vain ! son sommeil est aussi en celluloid !

LUI : – Oui, c’est une nature morte, comme dirait un peintre taciturne.

ELLE (féroce) : – Je le retourne sur le râble... non, sur le ventre... et je le fesse... il a fait pipi... Écoute le chant, quasi de papa-maman. (*Elle manipule le poupon qui couine « papa-maman » avec accompagnement musique, puis elle le jette à terre. Un temps. Ils regardent l’objet.*) Regarde, il sourit, sans inquiétude. Les animaux sont encore inquiets, eux, quand ils sourient !

LUI (contrefaisant une voix de poupon) : – Papa ! Maman ! (*A elle :*) Lis, c’est mieux !

ELLE (reprenant la lecture) : – « Un jour, nous plongerons dans les eaux saumâtres comme dans une mer morte. Aucun arbre n’y pourra grandir. Des colonnes de sel uniformes et... Moloch ! » Imagine une durée sans espoir et sans fatigue... Est-ce cela la douleur d’amour ?

LUI : – « Je m’appelle bien Jacques Mescrocs Et toi, Aristie Mescrocs née Bagasse »... tu disais.

ELLE : – Tu m’appelles Karkina... Je t’appelle Karkino.

Ici, le démaquillage doit être presque terminé.

LUI : – Pose le paquet de lettres. Nous ne sommes plus des guignols. (*Un temps.*) Karkina, petit garçon, je voulais faire pleurer les petites filles...

Elle se met à pleurer et commence à pousser de petits cris perçants d’abandonnée.

ELLE (hoquetant) : – Oh, mes larmes mouillent nos lettres !

LUI : – Tu piaules ? Te prends-tu pour un chacal, toi, la mère qui a oublié d’être animale ? (*Un temps.*) Je ne saurai plus t’écrire. Les anciennes lettres suffisent.

ELLE : – Tu as fomenté ma disparition. Tu l’as manigancée. Ce bal masqué fut une décision de ta part... Peut-être même une stratégie, une invention... Nous étions les seuls à paraître damnés... victimes... martyrs...

LUI : – Tu verras, aucune trace, aucune ride ne subsistera après notre crime. Il n’y paraîtra rien. Aucune police ne nous convoquera, aucun juge

humain ne nous jugera... il n'y aura ni espoir ni regret... (*Un temps.*) C'est à moi de lire maintenant ! (*Il prend une feuille, la lance en l'air ; elle voltige, il la poursuit et tombe à genoux quand elle choit.*)

Premier amour ! Ma première lettre ! (*Il en prend une autre ou la même et refait le même jeu.*) Encore un papillon blanc, tacheté, rayé... un papillon d'amour... Un rayon de lune qui traverse tes épaules ! (*Un temps ; musique.*) Ô gouttes de silence de nos cheveux anciens ! (*Lisant à nouveau :*) « Ô ma figue ! ma nèle ! ma corne ! »... Tu vois, je ne t'aimais déjà que blette !

ELLE : – Mufle !

LUI : – Oui, maintenant tu es vieille, tes jours s'affaissent, tes paupières flétries et ton cou... ton cou... gélatineux... (*Boulevardier :*) Ah, tu profanes toutes les lignes droites !

Jeu : à qui reprendra la lettre.

ELLE (*excitée*) : – Ô mon Pierrot, amoureux de la lune ! Je t'attendais enfin, au sortir de mes rêves de fillette, au bout de mes chemins de rêve. S'imaginent-elles les rêves des petites filles ? (*Un temps.*) J'étais atterrée d'attente. Ne sommes-nous pas, maintenant, frissonnants d'âge... à lire ces lettres de notre jeunesse... mon amour !

Ils baisent tour à tour la feuille de la lettre, à l'envers et à l'endroit... puis baisent leurs lèvres à travers la feuille.

LUI : – Pointilleusement, ton image !

ELLE : – Pointilleusement, ton image !

Un temps. Musique.

TOUS DEUX : – Nos lèvres... sur nos lèvres !

La lettre tombe.

LUI : – Je n'ai rien vu de toi en moi !

ELLE : – Je n'ai rien vu de toi en moi !

LUI : – Ce n'est pas parce que je ne me vois pas que tu m'es visible.

ELLE : – Ce n'est pas parce que je ne te vois pas que tu m'es invisible.

LUI : – Est-ce la même chose, religieuse ou putain ? Dans le temps ancien de nos âmes, dans leurs lits d'hiver, notre jouissance débordait tous les mots que nous inventions, les mots que nous avons égarés de ces divines brassées nocturnes... des nuages de chair !

Plongeons maintenant dans notre vieillesse. Sa beauté !

Abandonne-toi si je te recueille. (*Lui caressant les cheveux :*) Les phanères meurent aussi... mais comme les os, ils sont les derniers à mourir...

Tu vois, Karkina cristalline, notre vie maintenant, c'est une bosse dans le dos ; si nous la caressons, elle va nous porter bonheur...

Tu te tais, ma pulpe qui fut blonde !

ELLE : – Oh oui, ce n'est pas encore la lie de notre amour, mon Pierrot, mon Karkino !

LUI : – Annonçons notre fin d'âge ! Quel âge est-il ? (*On entend sonner six heures à l'instrument de musique.*) Oui, ma Karkina, je t'aime encore !

ELLE : – Quand même ! A six heures du matin, dans l'aube dure et nacrée (*Elle rit.*) Ah, nous n'avons plus besoin d'avenir !

LUI : – Pourquoi si lourd, l'âge qui plombe... et pourquoi, soudain, si léger ?

ELLE : – C'est que nous savons que notre mort est proche.

LUI (faisant voler toutes les lettres) : – Ô regarde, les derniers papillons ! Magnifique orgueil de l'éphémère ! (*Elle lui soustrait brusquement une feuille, la passe sur son visage, la hume, la lèche...*) Tu butines ?

ELLE : – Non, je me suffis !

LUI : – Alors je mets du sable dans mon seau... Maman m'adjure de ne pas le renverser sur la tête de la petite fille, mais je le fais quand même. Je ris. Elle rit. Cela m'excite. Elle pleure. Je ne pleure pas. Je continue à rire. Pleure, je t'en supplie... comme cela a été. Je t'en supplie, pleure !

ELLE (changeant subitement d'attitude et le fixant) : – Quelle bobine ! (*Un temps.*) Va-t-en !

LUI (nostalgique) : – Cela se passait en 1915, au parc Montsouris... en pleine guerre sauvage... loin de nos papas.

ELLE : – Oui, tu as léché mon visage dans le bac à sable. Nos mamans n'y ont rien compris. Tant d'ardeur à la bonté après tant de méchanceté ! Tu as léché mon œil, mon oreille... ma culotte...

LUI : – Oui, ta vulve, ta vie... Oui, Mademoiselle Totalitaire, j'ai tout léché et tu es devenue mouillée comme une algue... Ta vie qui s'épanche... (*Il s'arrête un temps.*) C'est trop dur à revivre ! (*Il va à une fenêtre, l'ouvre, fait mine d'enjamber l'appui.*) Regarde, je saute ! Je te fais peur, hein ? La mort a changé de cloison. Elle est là, en bas, hors de nous, de notre volonté. L'aube m'attend, impatiente. Oh, oui, la nuit sera chauve...

ELLE : – Tu ne sauteras pas. La nuit ne le veut pas. Elle est si pâle d'avoir attendu. Elle est sauvage et courroucée. Elle va se venger autrement. Reviens. Rejoins-moi. (*Il obéit.*) Passe-moi encore des lettres. Prends-en, toi aussi. Tenons nos lettres haut dressées. Elles défient les marques, les raies que trace la nuit sur les arbres... les réverbères et les passants s'affolent, révoltés, ployant la nuque sous leur péché, comme s'il s'agissait du jugement dernier.

Ils se dressent tous deux, face à la nuit ; elle hurle à la nuit :

Écoutez, guignols à moitié déjetés, comme une corde de violoncelle qui a pété... guignols du sabbat de ce bal masqué d'où nous sommes revenus. Je vous entends frapper avec vos manches de couteau les verres vides de champagne... en périphérique... une averse de glace et de métal. (*Musique.*) On dirait un cristal originel.

(*Aux lettres brandies :*) Elles sont sous notre nez, les témoins de notre amour incendiaire ! Nous n'avons pas voulu les brûler. Vous nous haïssez, vous, les lettres... Soyez remerciées pour cette haine. Nous pouvons alors commencer à rire et à mourir...

Nous sommes maintenant de vieilles gens et nous allons perdre tous nos cheveux !

LUI (l'incitant à descendre de la chaise où elle était montée) : – As-tu remarqué qu'au bal masqué nous étions les plus vieux ?... C'était comme fait exprès.

Va pour le rire idiot, même édenté. (*Un temps.*) Cette part demi-morte de l'âme dans son paysage noyé du vieil âge... ce sera merveilleux ! La haine de tous ceux qui vont vivre après nous – et qui ne vont pas nous regretter – va-t-elle nous exalter ?

Tu vois, quand nous étions empaquetés. (*Voyant qu'elle ne comprend pas :*)... Oui... à ce bal... quand nous sommes rentrés ici, nous étions encore dans le cercueil de nos masques... tu sais bien... l'arrivée du départ. (*Il rit.*)

ELLE (drôle) : – Momifiés ? On nous aurait rendu visite ! Que ne le sommes-nous restés !

LUI (amusé) : – Tu crois ? Nous aurions eu des visiteurs, des traînées de visiteurs. Ils nous auraient contemplés et peut-être... touchés... comme font les enfants... ou le public du théâtre... Nous aurions été entre deux époques, entre deux guerres, la dernière et celle à venir... (Un temps.) Peut-être alors nous aurions pu pousser le cri sourd des amants accordés...

ELLE : – Ah, ce désir de paraître... encore un instant, Madame Éternité !

LUI (à un quidam inexistant mais sollicité) : – Souvent, je pense qu'elle m'a quitté... définitivement... Elle ne revient plus... jamais... et cela se répète... infiniment.

ELLE : – Pourquoi as-tu dit « qu'elle » ?

LUI : – Oui, toi... et l'autre, la treizième heure !

ELLE (se détachant) : – La poche de nuit perd ses nuages... et ses cheveux... Elle attend comme tout ce qui attend... des formes claires et nues !

LUI : – Oui, « qu'elle » ! Rien « qu'elle »... qui a parlé dans la nuit sans parole ! (Un temps.) Lis encore... lis jusqu'à...

ELLE (inventant la lecture ou la mimant) : – Tu m'écrivais ceci : « Je voudrais baiser tes lèvres, jusqu'à ce qu'elles disparaissent. » (Drôle :) Vampire !

LUI : – Non ! Braise de bouche. Miel et lion. Nos lèvres sur nos lèvres !

ELLE (s'essuyant les lèvres) : – Pouah !... C'était d'avant qu'il y ait le monde !

LUI : – Oui, du temps des escapades, des zigzags d'éternité ! Nous nous baisions les lèvres simplement. Nos lèvres s'épaississaient du flux sanguin... gonflaient... s'enflaient puis éclataient dans l'ardeur inquiète de leurs cendres.

Ai-je bien écrit cela, mon ange ? Non, j'invente !...

Il reprend la lettre et lit :

« Quand nous serons en fosse, nous serons deux petits gnomes d'histrions, déshabillés par les ronces qui traînent dans la nuit des cercueils... Mais le même cercueil, oui, le même, et nos pieds seront côte à côte... ils auront l'air de se faire signe, comme quand nous... (*Il se tait brusquement, égaré.*)

ELLE : – Mais non, nous ne serons pas dans le même cercueil, cela ne se fait pas... chacun pour soi. Le même... comme un lit d'amour... cela ne s'est jamais vu !

LUI : – Mais si, mon Ange, le même... asexué !...

Ô haine du même, sois remerciée ! Encore une fois, une infinité de fois, le même... (*Il sanglote et rit en même temps.*)

ELLE : – Oh, dansons la sombre et triste valse. Étreins-moi, sans ennui, sans rancœur, sans fatigue...

Ils valsent, lentement ; musique.

C'est la nuit, le phénix qui se clôt !

LUI : – Nous nous sommes amusés en route comme des nyctalopes. Faisons-nous du mal encore ! Entrons en dansant dans ce monde sans lumière... sans fauteuil millénaire de la postérité !

Il y a cinquante ans... ravissement !

Ils s'arrêtent, ramassent des lettres et les échangent.

ELLE : – J'ai peu écrit, à peine répondu !

LUI : – Mais si ! Toi seule as vu que jour et nuit ne sont pas mêmes, que c'est une hiérarchie et non une différence...

Amer et fatigué, il la quitte, elle et la lecture.

Bientôt l'aube comme un don gratuit... le difficile partage où quelque chose d'inconnu se sacrifie. Tu m'appelais Orphée-Roi... quelquefois...

Il reprend et malgré lui une lettre, qu'il lit avec difficulté.

L'encre a mal séché... les mots sont brouillés... est-ce ainsi que le langage descend chez les morts ? Monde intermédiaire de cette heure chauve, interlope, sur fond de lait gris, loin de toute source... Est-ce encore la pénombre ou bien l'aube qui épouse le vieux tilleul dans la cour de l'immeuble ?

Nous aurions pu préparer des fioles de poison... mais c'eût été bien mal répondre au mal de l'aube. Non, notre pouvoir doit être exorbitant. « Mourir ensemble », cela ne se peut que dans l'ivresse, quelle qu'elle soit ! Ivres-morts ! Ah, je titube déjà !

ELLE : – Oui, pantelants, nous nous sommes aimés !

LUI (brusque) : – Karkina, je ne rentrerai pas ce soir !

ELLE : – Comme tous les soirs !

LUI : – Mais je rentrerai à la fin de la nuit... Tiens, à cette heure-ci : la même que maintenant...

1-2-3-4-5-6...

D'abord cinq heures, qu'est-ce ? C'est juste entre le 4 et le 6 !

ELLE : – Je t'interrogerais jalousement, non, fiévreusement... pour savoir si tu reviendrais... j'avais peur...

LUI : – Oui, je te murmurais tout bas une syllabe funèbre et... mensongère...

Elle crie à nouveau de désespoir.

Tu piaules encore ? Mais ce soir, nous sommes sortis ensemble à ce bal du Sabbat... et puis nous sommes rentrés chez nous, ensemble... Ici, tout flotte... même nos lettres translucides... (*Il rit par forcément.*)

ELLE : – Oh, tu peux rire ! (*Soudain :*) Mais qu'est-ce qui entre dans mes yeux et y piétine ? Nos enfants qui ne sont pas venus au rendez-vous ?

Contemple-le, mon âge en son affaissement ! (*Un temps.*) Tu peux me battre comme tu me battais, comme tu m'as toujours battue... mais maintenant rien ne sera plus déchiré, démembré... seulement meurtri avec des bleus... des jaunes... des violets... bats-moi encore ! Quand tu me battais, je devinais des rictus sur ton visage, avec des angles de grande cruauté. Je perdais mon naturel. Toi aussi, tu perdais le tien, nous devenions – ensemble – des animaux absolus, inconscients et déterminés. Quel vertige !

LUI : – Où veux-tu en venir ?

ELLE : – J'ai joué pour toi un rôle qui ne cessait de rentrer en moi. Je ne peux plus le quitter bien qu'il soit très éloigné de là où je l'ai couché doucement dans mon cœur... là où je lui parlais de foyer, de chambre nuptiale... (*Elle délire :*) Les enfants, n'entrez pas, vous nous dérangez, votre père et moi, nous... Ah, mais sortez ! On n'entre pas ici comme dans un tombeau !

LUI (pris au jeu) : – Tais-toi. Je sens la nuit qui s'inquiète et s'émeut. Elle ne peut plus nous protéger.

ELLE : – Ta peur est une peur de mâle !

LUI : – Oui, moi, mâle, qui ai mis tant de temps à devenir « homme », je pleure... Nous allons être aussi démesurés que le fut notre amour. Nos yeux verront défiler des batraciens géants, des loups qui clignent des paupières... des aigles muets comme s'ils étaient de marbre et aussi... des livres vigilants qui, eux, sauront nous raviver...

ELLE : – Tu écrivais déjà cela, il y a cinquante ans, et rien n'est venu à l'horizon... au lieu de me dire que tu m'aimais, simplement que tu m'aimais, car tu m'aimais... et que j'étais belle !

Il lui arrache la lettre qu'elle ne lisait plus.

LUI (avec emphase, mais non sans humour) : – Nous étions pendus à la grande poutre sacrée d'une vie que nous voulions extra-ordinaire.

ELLE : – Je voulais seulement vivre, tout droit, tout pur, comme un livre scellé par la vie personnelle, que seuls des purifiés peuvent ouvrir !

LUI (atteint) : – Assez !... au bal... à la soirée des guignols... masqués... tu n'as pas pu t'empêcher... de... tortiller du cul (*mimant l'effet*)...

ELLE : – Tortiller ?... Bien ! Mais puisque tu me prends pour une femme ordinaire... je suis aussi un grand serpent de glace qui se roule et s'enroule, venimeux, vert et salace... oui, moi, une femme... ordinaire ! Les prophètes l'ont clamé et réclamé !...

LUI : – J'ai tout vu ! (*Soudain :*)

Laurent, serrez ma chair avec votre artifice

Et veillez que toujours l'azur ne vous maudisse !

Oui, Tartuffe, tu lui disais cela en sous-main au Ducaruge... Cela s'appelle une civilisation de ménage... de ménage à trois... (*Il rit.*) Ce Monsieur Ducaruge t'a pelotée et tu l'as laissé faire ! (*Brusque et violent :*) Couche-toi à terre que je t'écrase la tête.

III- MOURIR DE RIRE

LUI : – Renverse-toi ! Lève tes pattes tubulaires. Fais-toi saillir par le premier venu... Oui, oui... dans la fosse à cambouis... où frétilent les mères des sangsues !

Maintenant les gouttes safranées du soleil ne te rafraîchiront plus. Je vais te tirer comme un hâleur enragé.

Ce n'est plus Lune et Pierrot, mais mâle et femelle... bribe et souche.

Elle se met à croupetons, criant, hurlant. Il la chevauche tout en répandant les lettres à terre.

Voilà notre terrain vague, notre champ d'épandage ! (*Il lui fait baisser la nuque.*)

Chevauchée. Musique.

ELLE : – Je me soumets... Oui, la soirée était méchante... elle puait l'adultère.

Karkino, prends mon enfant ! (*Il s'exécute.*) Tiens ton poupon droit ! C'est le meilleur de nos enfants... J'ai l'honneur d'avoir vécu pour toi... (*Elle s'effondre.*) La nuit est chauve maintenant.

LUI : – C'est notre lot et notre loi... Notre mystère et notre face.

ELLE : – C'est mon oui, c'est mon non...

C'est mon choix. C'est mon sort.

LUI : – Ah, je suis celui dont on ne veut pas ? A l'étable, mange !

ELLE : – Ne mentons plus !

LUI (tenant haut le baigneur) : – Il ne peut quand même pas se prendre pour un être unique.

ELLE : – Que de solitude à vaincre !

LUI : – Le feu de nuit ne peut s'unir totalement au feu du jour. (*Fin de la chevauchée. Ils sont au sol.*) Étrangle-le ! (*Elle saisit le baigneur et l'étrangle puis le jette.*)

LUI (se levant et embrochant le baigneur) : – J'ai toujours fait ainsi !

Un temps. Musique. Puis chacun se saisit d'un miroir.

ELLE : – Faire l'amour, c'est puissant et dérisoire.

ELLE : – Ce sont les vierges qui font les hosties !

LUI : – Ta figure est obscène.

ELLE : – L'œil des vieillards s'embue aisément.

LUI : – Alors, étudions-nous à rire ! (*Un temps. Ils s'essaient à rire. N'y arrivent pas.*) L'épouse infidèle est sacrifiée par l'époux fidèle et non le contraire.

ELLE : – Ô mon maître, mon père, mon frère, mon époux !

Ils s'agenouillent en vis-à-vis comme deux sphinx.

LUI : – Mets-toi bien là, en face... comme s'il y avait une lame qui tranche ! (*Un temps.*) Oui, mourir de rire. Je vais te faire mourir de rire.

ELLE : – Et après, garder le silence.

LUI : – Pique alors ton œil, qu'il en jaillisse des larmes. Pique aussi mon cœur, il en jaillira... (*Il pouffe.*) Oh, la sublime Épouse ! (*Un temps.*) Vois, je suis un frémissement verbal d'étrangeté, menaçant et terrifiant. Jacques Descrocs-Karkino.

ELLE : – Aristie Descrocs née Bagasse-Karkina. Moi aussi.

LUI : – Eh bien, je vais te chatouiller et tu vas rire... à en mourir... Oui, cela !... Mets-toi sur le dos. Ouvre. Lève tes jambes.

Il lui ôte ses souliers et commence à lui chatouiller la plante des pieds. Elle rit par secousses. Il chante.

Elle avait un' jamb' de bois
Et pour que ça n' se voie pas
Elle avait mis par en d' sous
Un' rondell' de caoutchouc !

Répète après moi les noms des guignols du bal :

- la duchesse de Montbreuse (*bis par elle*)
- Val d'or de la Belle-Épine (*bis*)
- M. et Mme Bridier – Paysans (*bis*)
- et les Ducaruge, nos hôtes
- Et M. Ducaruge... lui !

Un temps. Musique.

Et les ilotes, les parias, les chienlits, les bombes, les petites bombes, les grosses bombes... Bombe le torse, me disait mon père ! Tu vas la gagner, la guerre. Plus jamais ça ! C'est une rigolade !

Ils déambulent à quatre pattes, se redressant de temps à autre. Elle énonce après lui (parfois en même temps que lui) quelques syllabes de son discours :

Raffole, rigole ! La race, la trace, la rate crapote, le roc, le troc, le noyer dans la masse... l'esclavage à chaque marche... un ministre, un ! L'eau de Vichy, pastille Vichy, tout Vichy enfin !... après la débâcle, la chierie... la chiasse...

Elle rit, lui aussi. Puis tous deux cessent brusquement leur manège.

Ouf ! Détruire l'homme, ce scellé !... Y a-t-il au fond du miroir une image réelle ? Non, une image verbeuse !

ELLE : – Non, je n'ai pas tortillé du cul. J'ai simplement dansé avec un homme qui m'a invitée... sur la terrasse... Je n'ai pas baisé Satan à l'épaule. Ses pieds – à M. Ducaruge – étaient rudes et revêches à la danse. Ce n'était pas Satan.

LUI (la rechatouillant) : – Tu as montré ton cul, Sibylle, après avoir tortillé du cul. (*Vengeur :*) Fais pire, maintenant ! (*La malmenant :*) Fais du pis !

ELLE : – ... on est toujours caméléon avec un homme quand on est... femme...

LUI : – Caméléonne !

ELLE : – Du pis ? Non, du mieux !

Elle se tortille, hoquette. Il la chatouille aux creux proplités, puis chante :

Ah les fraises et les framboises

Et l'bon vin qu' nous avons bu
 Et les belles villageoises
 Que nous ne reverrons plus !

ELLE : – Accompagne la convulsion de l'Europe ! Être l'objet d'un conflit est le dernier instant de la servitude et de la sottise !

Il remonte vers la taille, le torse, s'attarde sur les seins. Elle continue à rire, d'un rire fou. Il chante :

Eh, Monsieur, une cigarette,
 Une cibiche, ça n'engage à rien !
 Si j' te plais on f'ra la causette
 T'es gentil, t'as l'air d'un bon chien...

Tu n'as plus de pieds, tu n'as plus de jambes et bientôt... tu n'auras plus de bras ! Tu n'auras plus... de rien !

Il arrive aux aisselles, qu'il chatouille en s'y attardant. Rires de plus en plus fous.

Ces aisselles, c'est le secret de la vie... L'aisselle, la vraie fange. Ah, ça sent bon ! Ne les lave pas ! Les mouches vivent sur les aisselles, pas les poux ! Je suis un bourreau rigolard !

Ne bouge pas comme cela ! Continue à rire. Perds-toi à rire. Perds haleine. Le déluge !

Ah, j'oubliais que j'étais encore Pierrot !... Adieu Pierrot ! Le ménage à trois, c'est la faute à Pierrot.

Il ôte sa tenue de Pierrot : il est en smoking – et continue à la chatouiller de plus belle en chantant :

Au clair de la lune,
 Mon ami Pierrot,
 Prête-moi ta plume
 Pour écrire un mot.
 Ma chandelle est morte,
 Je n'ai plus de feu,
 Ouvre-moi la porte
 Pour l'amour de Dieu.

Tous deux rient comme des fous. Désespoir et violence.

ELLE : – Oui, j'ai tortillé du cul... Je prenais un concombre en forme de serpent et j'en frottais les hommes... au bal masqué... au sabbat...

Elle continue, ivre de rire :

- Le duc de Bellombreuse
- Armand le Balafre
- Jean le Lyonnais
- Mimile de La Chapelle
- P'tit Pierre des Deux-Moulins
- Dédé-la-Finance
- Bébé de Morlaix
- Chouchon-chonchon !

- Zaza, zézette
- Quéquette et marionnette
- Et maratiro
- Lulu de Colmar
- Lulu de Belleville

Triomphante :

... et M. Ducaruge... Lui !... L'oint du Seigneur ! (*Un temps.*) C'étaient mes compagnons errants !

LUI : – Je ne m'en tiens pas là... Je veux que soit passé en revue. (*Il se met à la chatouiller au cou.*) Toute la clique des sectaires... les mâles qui puent !...

Tu as suivi le dragon doré... Tout homme, pour la femme, est épidémique... Bougresse !

ELLE (*haletante, prête à mourir*) : – Moi, Aristie, née Bagasse, le 15 septembre mille neuf... âgée de huit ans, je fus rendue impotente, par un vilain prince de lubricité... qui m'a... touchée... Il m'a obligée à me mettre à quatre pattes... et à... tortiller du... cul. Il a aussi dit « Je sais faire mourir les petites filles. » Il a dit cela !...

LUI : – Oui, il a dit... J'arrive au cou, à la chaudière, au tube, au souffle...

Il la chatouille délicatement – jeu de doigts. Il est serein et sadique.

Vous vous êtes accouplés sur une table... Tu ne comprenais pas. Tu as pissé. Il a pris son goupillon et il a aspergé un peuple fictif avec ta pisse !

Spasmes, rires et douleur.

Ton rire est douleur maintenant... Mourir de rire, cela se peut... un défi à l'ordre du monde... un défi aux lois humaines... un blasphème... Morte de rire !...

Elle s'est pâmée, comme morte ; on se demande s'il ne l'a pas étranglée... Un temps ; puis musique.

A la ronde, nos lettres me paraissent laides, sourdes et lugubres. Elles sont fausses. Je peux les lâcher. Si j'avais une poignée de terre, je la jetterais sur elle. (*Un temps ; musique douce.*)

Tu vois, ma chérie, je circule dans tes veines mieux qu'un poison. Le rire a tout fait : le spasme et l'au-delà ! Tu ne sais pas à quel point tu es mon épouse, mon embellie !

ELLE (*voix disposée dans les poupées, les baigneurs*) : – Je suis l'hiver, l'arbre couvert de neige qu'un coup de vent déshabille. Mendier... mendier... (*Musique.*)

Je vois des martyrs agoniser en râlant devant des gladiateurs, des hommes traqués devant des bêtes fauves, que c'est beau ! un esclave récalcitrant est cloué sur une croix.

La foule jouit par l'ivresse du regard. Elle pense que c'est la beauté : c'est la loi de Néron, la loi de l'artiste ! Malheur à ce monde qui s'extermine !

LUI (*il chante lentement*) :

Au clair de la lune

Pierrot répondit :
 Je n'ai pas de plume,
 Je suis dans mon lit.
 Va chez la voisine,
 Je crois qu'elle y est
 Car dans la cuisine
 On bat le briquet !

Oui, la nuit est devenue chauve. Alors, œuvrons...

Il va soulever la robe d'Elle. On doit voir une culotte rouge, d'où va sortir un nouveau bébé-baigneur.

Retrouse les babines... Poussez, poussez, Madone, poussez !... Du sang !
 Je le bois... J'aime le vin parce qu'il ressemble à du sang.

Vient à naissance le « bébé ».

Il est mort, nous n'aurons pas à l'élever.

ELLE (voix off) : – Je pleure !

LUI : – Cela ne fait rien. Tu es un ange, même sexué ! (Un temps.) Louise,
 la nature demande !

ELLE (idem) : – Je ne m'appelle pas Louise !

LUI : – Toutes les femmes s'appellent Louise !

Un temps.

Donner la mort ? Mais jusqu'où le crime s'étend ? L'ordre est donné de
 ne pas se retourner... Le vice, c'est le monde invisible.

*Il l'aide à se lever, la conduit devant la psyché. Se place de l'autre côté. Crève
 avec son poing le papier calque, lui prend la main. Puis il la fait passer à tra-
 vers la psyché trouée. Elle retombe de l'autre côté.*

IV- ENTRÉE DANS LA MORT

*La musique (une manière de « musique des sphères ») accompagne toute la
 séquence.*

LUI : – Les hommes et les femmes vont ensemble au monastère.

*ELLE (parlant au-delà de la mort) : – Je t'ai écrit une lettre de consolation,
 mon bien-aimé. C'était se pendre que de chercher dans un mari des biens à
 jouir... plutôt que, lui, le trouver.*

*LUI : – Mais le monde a-t-il de la place pour deux ? L'art, ici, n'a plus de
 pouvoir des cartes roses et des transports noirs !...*

ELLE : – La mort, est-ce surnaturel ?

LUI : – Je te soulève, je te mets debout !

ELLE : – Ton cœur bat encore, n'est-ce pas ?

LUI : – Oui, ma devinance.

ELLE : – La ronce des mots ne nous échardera plus ?

*LUI : – Non ! nos lèvres sur nos lèvres et... (Il la retourne, se retourne ; ils
 sont dos à dos.) Oh, je sens une grimace qui me fait peur.*

ELLE : – Tu m’as donné cette nuit, je te la rends.

LUI : – Ce qui ne s’ensevelit pas !... Tiens-toi droite, debout !

ELLE : – La nuit est totalement chauve et cela s’appelle l’aurore.

LUI (il s’assure qu’elle tient debout, va à une « tige-lance » et s’embroche) :
– Quelle langue inconnue, cette gerçure de la mort !

ELLE (encore debout) : – Des nuages de chair !

Ils chancellent. Il s’effondre. Elle s’effondre.

TOUS DEUX : – Sauvés !... Par ce qui nous hait !

Des poupées, au-dessus de lui et d’elle, s’échappe une poussière de son, scintillante.